

Contexte général des parachutages :

Les apports extérieurs, l'encadrement, les atterrissages et parachutages :

Les terrains de parachutages et d'atterrissages répertoriés sont nombreux.

Les opérations aériennes sont orchestrées par les Britanniques : Buckmaster et par le Bureau des opérations aériennes (BOA) pour les Français. Elles permettent d'assurer les liaisons entre les services de renseignement de Passy et les réseaux et mouvements de la Résistance intérieure française.

Elles exigent une organisation minutieuse tant sur le plan du matériel employé que sur la réalisation de ces opérations :

- utilisation des Lysander pour parachuter des containers d'armes,
- échanges radios et transmission par la BBC d'un message personnel pour indiquer heure et terrain en code secret,
- pose de la balise d'atterrissage,
- utilisation de l'appareil S-phone.

En Touraine, l'activité du CND Castille du colonel Rémy a été efficace. Le BOA s'est beaucoup manifesté : pour ne citer qu'un seul exemple, le groupe Rabelais, animé par Alfred Bernard et Paul Jourdain, a réalisé avec succès parachutages et atterrissages sur le terrain Gide de Rivarenes et sur le terrain Rabelais à la limite de l'Indre-et-Loire et de la Sarthe.

Pour Buckmaster la présence de Dericourt a été bénéfique ; il s'est montré très performant en de multiples atterrissages et parachutages. **Robert Vivier**

Au cours de l'année 1944, 170 équipes des Forces spéciales sont engagées en France ; leur but est de porter assistance à la Résistance et plus particulièrement aux maquis, de leur transmettre des directives du commandement allié et de participer aux combats contre l'occupant ; ce sont les SAS (Special Air Service, GB) et les Jedburgh (Jed en abrégé, mission de liaison tripartite).

L'organisation du transport aérien : à côté des Lysander, on trouve des Lockheed Hudson et des DC3 ainsi que des Halifax Liberators et B 24.

Procédure habituelle : la piste balisée par trois lampes-torches forme un L tourné dans le sens du vent ; si l'avion se pose (en cas d'atterrissage), il touche le sol, revient à la base du L, débarque passagers et colis, embarque et repart après deux ou trois minutes.

Parachutages : la charge normale pour un Halifax est de quinze containers (neuf en soute et trois sous chaque aile) ; pour les Liberator et forteresses volantes, de douze containers, plus des paquets de 45 kg non fragiles.

Tous les quadrimoteurs sont équipés d'un appareil de guidage directionnel sol-air Rebecca (ou Euréka) et d'un émetteur-récepteur S-Phone. Cent kilomètres avant la DZ (drop zone = zone de largage), ils reçoivent le signal Rebecca installé à terre par le comité d'accueil qui possède un S-Phone portant à 80 km et permettant de parler à l'équipage.

Au-delà de la Loire, dans la partie Nord de R5, le JedburghTeam Hugh est largué le 6 juin à 1h30 à l'orée de la forêt de Saint-Gaultier; ce groupe est composé de trois officiers : le major Legrand ("Scipion"), le sous-lieutenant Mersiol ("Yonne"), tous les deux français, et le major G. Crawshay, britannique ; ils sont accompagnés de deux officiers SAS. Dans l'après-midi du 6, contact est pris

avec le responsable ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) accepte de se placer sous les ordres de "Surcouf" dont il devient le conseiller militaire. Notons qu'il ne souhaitait pas agir dès le Débarquement, mais préparer méthodiquement l'armée clandestine. (C) AERI Jean Chauvin

A Luzillé : SOURCES PRIMAIRES :

- Amicale des Anciens du maquis d'Épernon.

TÉMOIGNAGES :

- Vialle Raoul (commandant), Fonds ERIL.

1943

Dans ce beau département d'Indre-et-Loire, il y a une charmante petite bourgade tranquille et paisible dénommée Luzillé. A deux kilomètres plus au sud, un lieu-dit, appelé Chants-d'Oiseaux par les habitants du pays. C'est à cet endroit même qu'eut lieu le premier parachutage d'armes au profit du maquis d'Épernon (encore à l'état embryonnaire dans la clandestinité) dans la nuit du 15 au 16 juillet 1943.

Une parcelle de terrain bien découvert, longue de 400 mètres, large d'un peu plus de 100, constituait l'aire de parachutage. Elle était encadrée, à l'époque, par un bois de sapins et une puissante haie de ronces, buissons et aubépines du côté est et par la route du Liège à Luzillé à l'ouest.

Ces détails qui, a priori, paraissent superflus, feront mieux comprendre les difficultés éprouvées par les quatre réceptionnaires de ce parachutage, bien connus des anciens du maquis d'Épernon, à savoir : l'aspirant Laverdure, l'adjudant-chef Thibaud, le lieutenant Viguié et le capitaine de la 6e compagnie de l'ex 32e RI, Vialle dit "Victor", l'armée française ayant été dissoute le 25 novembre 1942 et la France occupée dans sa totalité par ordre d'Hitler. Le lieutenant Quarez et l'adjudant-chef Cottet de la 5e compagnie stationnée à Paulmy (également dissoute), qui devaient faire partie de l'équipe, sont arrivés trop tard au rendez-vous fixé à Loches par suite de crevaisson des pneus de leurs vélos et n'ont pu, de ce fait, rejoindre le lieu du parachutage reconnu et homologué par les autorités compétentes.

Fin juin, début juillet 1944

Nous avons été prévenus pas le colonel Chomel, alias "Charles Martel", que le message nous concernant à diffuser par la radio de Londres serait le suivant : "**La mort a les cheveux rouges**", le parachutage devant avoir lieu le même jour. A partir de cette date, chaque membre de l'équipe écoutait attentivement les émissions de la BBC chaque soir, à l'aide de postes radios.

15 juillet 1944

Enfin, le message tant attendu fut diffusé parmi d'autres vers 18h30. Le branle-bas de combat venait de sonner pour nous.

Le chef de bataillon Costantini (ex commandant du 2/32) resté à Loches avec sa famille, avait lui aussi entendu le message. En compagnie de Laverdure, nous avons pris contact avec notre chef et parlé de notre comportement éventuel au moment du parachutage. Après avoir pris un repas sommaire - nous ne risquons pas d'indigestion, c'était en pleine période de rationnement - je retrouve Laverdure. Montés sur nos vélos nous traversons la forêt de Loches, puis nous prenons au passage le lieutenant Viguié qui nous attendait à Genillé, nous continuons notre route par Saint-Quentin vers le Liège et, à 21 heures, nous arrivons sur le terrain où nous attendait l'adjudant-chef Thibaud qui avait apporté une pioche, une pelle, un marteau, des tenailles et une serpe à deux mains bien aiguisée. Excellente précaution comme on verra un peu plus loin. Nous

cachons nos vélos derrière une haie. Après avoir désigné l'emplacement et fixé le rôle de chacun, armés d'une torche individuelle pour baliser le terrain, nous gagnons les quatre coins de ce grand rectangle.

Je précise que l'adjudant Laverdure, étant le seul à connaître le morse, était chargé des signaux à échanger avec l'avion, à l'aide d'une torche à verre rouge. Il est 22 heures, nous attendons...

Vers 23 heures, première alerte, nous entendons le ronflement des moteurs d'un avion qui semble venir vers nous ; notre espoir fait place à la déception car il s'éloigne et disparaît dans la nuit. Notre balisage n'a servi à rien. L'attente continue et se prolonge ; toujours rien !!!

16 juillet 1944

Enfin, à minuit passé, un nouveau ronflement de moteurs se précise, grossit en venant vers nous - le terrain est balisé par nos feux de torches - et un gros avion quadrimoteur nous survole dans l'axe du terrain ; il a vu nos feux et signale "Compris, OK", puis continue son vol en direction du Sud, mais pas pour longtemps. Il revient, nous survole à nouveau, vitesse réduite, à très basse hauteur (100 mètres environ) et largue son chargement avec une précision admirable. Nous voyons et entendons distinctement le "floc" caractéristique des parachutes qui s'ouvrent. Nous en comptons neuf qui descendent lentement vers le sol. Nous sommes tout d'un coup saisis d'un enthousiasme indescriptible et, sans réfléchir aux risques que nous courons, nous crions à pleine voix "Bravo" à l'adresse des courageux aviateurs qui, pour nous, venaient d'accomplir un exploit sans précédent. Ils nous firent des signaux d'adieu avant de disparaître dans la nuit en direction du Nord avec leur forteresse volante, un Lancaster d'après Laverdure.

Devancés par notre intrépide et fougueux aspirant, nous nous dirigeons au pas de course vers le point de chute des containers. Un orage d'une violence extraordinaire éclate alors, éclairs, tonnerre, suivis d'une pluie torrentielle et froide qui nous trempe jusqu'aux os ; le vent soufflant en tempête emporte quatre parachutes et containers par-dessus le bois, dont trois restent accrochés, l'un aux branches d'un grand chêne isolé, les deux autres à la cime de deux sapins. Le quatrième, probablement une caisse en bois, était allé tomber bien plus loin. Nous ne l'avons jamais retrouvé. C'était une perte très importante de documents et d'argent.

Malgré cette déconvenue, nous avons cinq containers et parachutes sur le terrain, pesant de 250 à 300 kg chacun, mesurant près de trois mètres de long et 70 à 80 centimètres de diamètre, composés de six éléments emboîtés les uns dans les autres, formant un cylindre rigide maintenu assemblé par quatre tringles d'acier filetées disposées autour. Rapidement les tringles sont dévissées et enlevées. Les éléments sont séparés les uns des autres (chacun pesant 40 à 50 kg environ) emportés et jetés sans précaution dans la haie à proximité pour les cacher provisoirement. Nos mains ont déjà quelques écorchures ; nous ne pouvons plus définir ce qui nous mouille le plus, la pluie battante ou la sueur. Ça ne compte pas. Ensuite nous arrivons avec beaucoup de mal à faire tomber le parachute accroché sur le côté extérieur des branches du grand chêne. Par contre, il nous est impossible de décrocher les deux qui coiffent chacun un sapin d'une hauteur d'environ 10 à 12 mètres. Alors l'adjudant-chef Thibaud (une force de la nature), armé de sa serpe à deux mains, abat les deux sapins en les coupant au ras du sol. Les containers sont démontés à leur tour et les éléments transportés dans la haie. Un de ces derniers, jeté sans précaution, était bourré de plastic complété par une caissette remplie de détonateurs. Les parachutes sont ramassés et enfouis dans un trou creusé dans le bois, la terre remuée est recouverte avec les branches de sapin.

Un paysan de Luzillé qui devait venir avec son cheval et un tombereau n'est pas arrivé au rendez-vous. Thibaud n'est pas content ; il part au village et revient avec un fourgon auto ; le matériel est chargé, le véhicule garé provisoirement dans un hangar de la localité.

Le jour commence à poindre. La mission n'est pas tout à fait terminée. L'adjudant-chef Thibaud, d'accord avec le propriétaire du fourgon, transporta ce précieux matériel à Ferrière-Larçon, près de Paulmy, et le stocka dans une grotte aménagée à cet effet, dont l'entrée est cachée par une gigantesque touffe de ronces et de buissons. Ce matériel est placé sous la surveillance de quelques cadres de l'ex 5e compagnie restés sur place, le lieutenant Quarez, l'adjudant-chef Cottet, le sergent-chef Horlaville et d'autres...

L'événement que nous venions de vivre avec intensité nous avait rehaussé le moral et apporté la certitude que tout n'était pas fini...

Maquis d'Épernon :

C'est une formation composée d'officiers et de sous-officiers d'active, constituée après la dissolution de l'armée d'armistice par le commandant Costantini.

Cette unité, ex-32e d'infanterie, soit une demi-brigade de la brigade Charles Martel, dépend de R5 (Limoges) et du lieutenant-colonel Mirguet ("Surcouf"), chef militaire du département de l'Indre.

Au général Chomel est attribué le commandement de toutes les unités FFI et du bataillon Carol, ex-17e BCP de Costa de Beauregard.

Deux sous-groupements : celui du Nord, dont le capitaine Vial a la charge, et celui du Sud, du lieutenant Quarez.

Le recrutement est relativement facile parmi les hommes résidant dans la région de Bléré, Loches, Ligueil et le Grand-Pressigny.

Le maquis bénéficie pour son armement de deux parachutages : à Luzillé ("Poulpe") et "Montgomery" (Obterre et Cléré-le-Bois). De même, les parachutages dans l'Indre (Yzeures-sur-Creuse) contribuent à armer le maquis.

La zone d'action du maquis d'Épernon se situe au sud de l'ancienne ligne de démarcation dans la zone lochoise rattachée à l'Indre. Il campe successivement en forêt de Preuilly ou dans les bois de Paulmy, de Sainte-Julitte et de la Celle-Guenand.

Le maquis d'Épernon est rejoint par le maquis Césarino qui, lui-même, a reçu le renfort du groupe de l'ORA de Bienvault, (ce dernier ayant été arrêté par les Allemands), et par le groupe Berthault de Manthelan.

Outre les multiples actions de guérilla et de harcèlement menées jusqu'au 23 juillet 1944, il faut noter que se succèdent de plus amples opérations : combats particulièrement intenses dans la forêt de Preuilly, dispersion des unités Costantini dans la forêt de Sainte-Julitte, ainsi que du bataillon Carol dans la région de Buzançais (Indre) et dans le bois des Michodières.

Le 27 juillet, la ville de Loches subit l'invasion d'un commando de SS et de miliciens qui opèrent une véritable rafle des patriotes et des gendarmes qui sont tous déportés. A partir du 4 août, le maquis d'Épernon pratique une série d'attaques de harcèlement, de sabotages, de coupures de routes par abattage d'arbres, destruction de ponts et de caténaires. Cette succession d'embuscades et de coups de mains entrave considérablement la retraite des unités allemandes.

A Loches même, se déroulent de furieux combats, la ville ayant été imprudemment occupée par le maquis Lecoz contrairement aux ordres donnés par Costantini.

La guérilla se poursuit en de nombreux endroits.

La 32e demi-brigade Charles Martel contribue pour une grande part, avec le maquis Dominique et les FTP du capitaine Imbert, à purger la Touraine de quatre années d'occupation. **Jack Vivier**